

D'APRÈS LE ROMAN DE DONALD WESTLAKE

LE COUPERET

DOSSIER
D'ACCOMPAGNEMENT

CIE THÉÂTRE DU MANTOIS

SOMMAIRE

I - Le Couperet

Présentation du spectacle
Distribution

II - Pour aller plus loin...

Note d'intention

III - Préparation et exploitation du spectacle

La question de l'adaptation
Entre fiction et réalité
La satire sociale : une logique implacable

IV - En savoir plus

L'auteur
Extraits d'interviews



PRESENTATION DU SPECTACLE

*La fin de ce que j'accomplis, l'objectif, le but, est juste, incontestablement juste.
Je veux m'occuper de ma famille, je veux être un élément productif de la société,
je ne veux pas être à la charge des contribuables. (...)
Comme les PDG, je n'ai rien à regretter.*
Extrait du Couperet

Cadre supérieur dans une usine de papier pendant 25 ans, Burke Devore vient d'être licencié, victime des compressions, dégraissages, restructurations. Avec la perte de son emploi, c'est tout son modèle d'existence qui risque de s'écrouler. Et celui de sa famille.

Pour retrouver son "bonheur", il est prêt à tout. Même à franchir les barrières de la morale. Ou plutôt à appliquer à lettre la seule «morale» du libéralisme sauvage au nom duquel il a été licencié : la fin justifie les moyens.

Calmement, avec application, et sans haine, il va éliminer tous ses rivaux potentiels dans la course à l'embauche.

À partir d'une intrigue poussée à l'absurde, pleine d'un humour aussi grinçant que jubilatoire, le texte dresse le portrait sans concession d'une société où, pour assurer le profit, le facteur humain est devenu quantité négligeable.

Durée
1h15

dès
13 ans



DISTRIBUTION

Mise en scène **Jérôme Imard et Eudes Labrusse**

Adaptation **Eudes Labrusse**

Musique **J. S Bach**

Lumières **Laurent Vergnaud**

Costumes et conseil scénographique **Cécile Pelletier**

Construction décor **Alain et Katia Dufourq**

Avec **Catherine Bayle, Jérôme Imard et Christian Roux (jeu et piano)**

Texte original publié chez Rivages /Noir et aux Etonnants Classiques Flammarion Traduction de l'Américain Mona de Pracontal

NOTE D'INTENTION

DU ROMAN AU THÉÂTRE... EN PASSANT PAR LE CINÉMA...

Le premier roman noir de l'horreur économique...

(Le Monde Diplomatique)

Quelques pages vigoureuses qui frôlent le chef d'œuvre !
(Télérama)

Si notre sinistre société avait une autre échelle de valeurs, Westlake aurait reçu le prix Pulitzer... et il aurait sa statue dans les jardins publics. (Washington Post)

"LE PREMIER ROMAN NOIR DE L'HORREUR ÉCONOMIQUE"

Dans l'œuvre immense de Westlake, dont on ne retient souvent que la veine comique, *Le Couperet* est le chef-d'œuvre du versant sombre et cynique.

Sorti aux Etats-Unis au milieu des années 90 avant d'être traduit en Français en 1999, le roman de Westlake est d'emblée salué par la presse comme par le public, tant il semble toucher juste en pleine période d'éclatement de la bulle spéculative.

La forme "polar" chère à Westlake lui permet en effet, avec un humour noir implacable, de pousser la logique néolibérale dans ses derniers retranchements.

L'analyse qu'il fait de notre société est d'une froide lucidité, qui met à nu les rouages d'un système : car on l'aura compris, les meurtres commis par Burke ne sont que la métaphore de ce qu'un capitalisme dépourvu de toute valeur humaine applique à l'échelle mondiale.

Westlake semble nous dire qu'au fond, dans le monde tel qu'il est, Burke a le bon droit pour lui...

UN FILM DE COSTA-GAVRAS

Un pareil propos ne pouvait qu'intéresser un cinéaste comme Costa-Gavras.

Il attendra une dizaine d'années pour réaliser son adaptation : les droits avaient été achetés par un studio américain, qui a finalement renoncé à aborder le sujet...

Le film, avec José Garcia dans le rôle principal, reste assez fidèle au roman dans le déroulement de l'intrigue.

Il s'en éloigne néanmoins presque naturellement par la forme cinématographique - mais aussi par certains choix de l'adaptation : le recentrage sur les aspects « policiers » de cette intrigue, la transposition de la réalité américaine en Belgique, la modification du final qui lui apporte une certaine forme de moralisme...

UNE ADAPTATION PROCHE DU ROMAN ET DE SON ÉCRITURE

En revanche, l'adaptation théâtrale permettra quant à elle de revenir aux sources même du roman :

- **en remettant en avant l'humour noir et l'amoralité qui le sous-tendent ;**

- et en faisant surtout **entendre sur scène la saveur dévastatrice de l'écriture de Westlake** et la férocité de la satire du néolibéralisme qui s'en dégage.

Une satire dont il semble à peine utile de dire qu'après la nouvelle crise financière de 2008, elle est plus que jamais d'une terrible actualité.



PISTES DE PRÉPARATION À LA SÉANCE

LA QUESTION DE L'ADAPTION ADAPTER ET METTRE EN SCÈNE LE COUPERET

UNE THÉÂTRALITÉ "ORIGINELLE" DU ROMAN



Dans le roman, le narrateur s'adresse très directement au lecteur : exactement comme un acteur peut le faire sur scène en interpellant le public.

Au-delà de la narration de ses faits et gestes (et notamment des meurtres), cette adresse du personnage au lecteur est souvent menée sur **le mode de la justification.**

Westlake semble faire dire à son personnage, presque à chaque page : *«Comment auriez-vous réagi à ma place ? N'auriez-vous pas fait exactement la même chose ?»*

Un jeu sur l'identification, renforcé par l'utilisation fréquente du vous et par l'insistance sur l'appartenance à la classe moyenne dans de nombreux passages savoureux : Burke Devore n'est rien d'autre que l'image de chacun de nous...

Transposé sur scène, ce mode devient quasi brechtien, une sorte de «didactisme», totalement décalé ici par le cynisme de la situation.

Cette apostrophe directe, ce décalage par l'humour noir ne pourront que mettre en valeur de façon directement théâtrale l'aspect amoral du propos et la satire virulente qui est son corollaire.

UNE ADAPTATION CENTRÉE SUR L'ANALYSE DE LA DÉVOTION LIBÉRALE

Comme dans le roman donc, le spectacle s'articulera autour d'un monologue du personnage de Burke : une sorte de «confession» justificative.

Il s'agit alors évidemment, dans l'adaptation, de s'attacher avant tout aux pages consacrées à l'analyse clinique de la dévotion libérale que Burke expose pour légitimer l'évidence de ses meurtres.

Et de passer plus rapidement sur les descriptions (aussi macabrement réjouissantes soient-elles) de ces meurtres et de leur élaboration.

Bref, tout en jouant comme Westlake de l'aspect polar, de se concentrer sur la critique politique très virulente qui en ressort : sur scène comme dans le roman, le personnage raconte surtout le drame de la chute, de la perte du rôle sociétal de l'homme dessaisi de sa force de travail par le système... et les conséquences qu'il en tire pour s'adapter à cet état de fait.

PISTES DE PRÉPARATION À LA SÉANCE

UN MONOLOGUE... EN TRIO

Pour donner davantage de chair et de théâtralité à ce monologue, deux présences accompagnent le personnage pendant sa «confession».

D'abord celle de Marjorie, la femme de Burke. Sa présence symbolise bien sûr l'idéal familial de la classe moyenne américaine en train de se déliter à cause du chômage (le couple a un crédit pour sa maison et deux enfants à élever).

La comédienne reste une bonne partie du spectacle «à part», tandis que Burke la désigne et parle d'elle en prenant le public à témoin (je ne pouvais pas expliquer à ma femme ce que j'étais en train de faire) : comme une allégorie muette, une présence-absence en quelque sorte, qui apporte un jeu de distanciation ironique à l'intérieur de la représentation.

Dans des jeux d'allers-retours, elle intervient parfois tout de même quand Burke recrée, «rejoue» des scènes de sa confession dans laquelle elle est partie prenante.

Il en est de même pour le pianiste : si son «rôle» est d'abord d'accompagner musicalement la confession, notamment pour décliner le style road movie de la préparation et de l'accomplissement des meurtres, il peut de temps à autre «entrer en jeu» avec Burke dans l'évocation de certaines scènes qui permettront la présence de dialogues.



UN JEU SUR L'ESPACE-TEMPS ET LE PRÉSENT DE LA REPRÉSENTATION

La scénographie joue du réalisme, voire de l'hyperréalisme pour recréer l'espace d'un intérieur typique de la middle class (canapé, télévision, cuisine et bar américains, etc.) : un espace aussi symbolique qu'essentiel à l'intrigue, puisque c'est bien pour le préserver, pour préserver cette maison qui abrite sa famille que Burke se bat, est prêt à tout.

C'est dans cet espace du réel que se trouve Marjorie (lisant un magazine, préparant un repas...), tandis qu'à ses côtés, comme invisible à ses yeux, Burke parle au public, évoque les scènes passées et des lieux divers, fait naître en parallèle un autre espace-temps.

Les murs de la pièce servent alors de surface sur laquelle sont projetés les CV des rivaux - qui ponctuent les pages du roman et sont évidemment un point d'ancrage de l'intrigue comme de la satire sociale.

A la fin de la confession, l'espace-temps de Burke rejoint celui de Marjorie comme dans un jeu sur le présent de la représentation, et on comprendra alors que «l'énonciation» correspond au moment où Burke attend le coup de téléphone qui lui confirmera qu'il a bien obtenu le poste qu'il convoitait.

UNE MUSIQUE EN CONTREPOINT

Cette fois, Christian Roux ne compose pas une musique originale : il reprend des courtes pièces de Bach (fugues et autres) qui à la fois jouent sur l'atmosphère hyperréaliste (c'est le type de morceaux que Marjorie peut apprendre à jouer dans son salon) et surtout résonnent en contrepoint léger aux événements terribles que décrit Burke, renforçant l'humour noir et le cynisme qui portent le roman.

PISTES DE PRÉPARATION À LA SÉANCE

ENTRE FICTION ET RÉALITÉ

largement inspirés du dossier accompagnant l'édition du texte chez Flammarion dans la collection Etonnants Classiques

Bien que l'œuvre de Westlake soit très fortement ancrée dans le réel, il s'agit pourtant d'une fiction.

Grâce à la lecture d'extraits avec vos élèves, questionnez vous sur les éléments qui ancrent les faits dans la réalité, et ceux qui évoque la fiction :

LA RÉALITÉ

- **Les éléments de chronologie**

Le roman se déroule à l'été 1997, le narrateur s'entraîne au tir en avril, il commet son premier meurtre le 26 juin... etc

- **Les éléments géographiques**

Ces trajets sont très détaillés (atlas routier du Massachusetts, une trentaine de kilomètres de Springfield...etc)

- **Les éléments du quotidien**

Les documents administratifs (l'annonce que Burke rédige, les CV qu'il reçoit, la lettre qu'il envoie à Exman...etc), et aussi le langage qui utilise un vocabulaire courant, voire familier (pote comme cochons) ou même vulgaire (enfoiré)

L'écriture même de Westlake se rapporte au quotidien (utilisation de la parataxe [juxtaposition de phrases sans mots de coordination], de tournures de phrases proches du langage parlé...etc)



LA FICTION

- **Les allusions aux héros de fictions**

Le personnage évoque souvent des personnages de fictions pour se définir : la créature de Frankenstein, Dr Jekyll et Mister Hyde...etc Il évoque aussi une pièce, Arsenic et vieilles dentelles, qui met en scène de tueuses en série à l'aire de vieilles dames insoupçonnables

- **Le caractère invraisemblable de l'intrigue**

Bien que possible dans l'imaginaire, la situation paraît peu vraisemblable. Le personnage en prend parfois conscience d'ailleurs (comment ai-je pu croire que je passerais entre les mailles ?)

LA SATIRE SOCIALE : UNE LOGIQUE IMPLACABLE

largement inspirés du dossier accompagnant l'édition du texte chez Flammarion dans la collection Etonnants Classiques

Westlake dénonce le nouveau code "moral" de la société qui veut que "la fin justifie les moyens". Les PDG justifient les compressions de personnels par le but d'une entreprise : s'enrichir. En utilisant la même logique, Burke assassine dans son intérêt, mais aussi dans l'intérêt collectif (Je veux m'occuper de ma famille – je veux être un élément productif de la société – je ne veux pas être une charge pour la société...etc).

CQFD : si la logique des patrons est justifiée par la société, il n'y a pas de raison que celle de Burke ne le soit pas !

Petit exercice :

A l'aide d'une brève revue de presse sur les sujets sociaux et économiques, relevez les arguments de chacun des « camps » (ouvriers, patrons, syndicats, actionnaires, politiques...) pour justifier qui les licenciements, qui l'attitude immorale de l'entreprise...etc.

Placez les élèves dans la peau de chacun des protagonistes (ouvriers, patrons, syndicats, actionnaires, politiques...) et imaginez un argumentaire fait de sophismes, de syllogismes, de clichés, d'euphémismes...etc

L'AUTEUR

Extrait de : *nouvelobs.com* (article paru le lendemain de la mort de Westlake)

Avec près de 90 livres publiés, dont 35 dans les seules années 60, **Donald Westlake était l'un des auteurs américains de polar les plus prolifiques.** Il a été emporté par une crise cardiaque dans la nuit du 31 décembre 2008 au 1er janvier 2009. Il était né le 12 juillet 1933 à New York.

Lauréat de l'Edgar Award à trois reprises, et, en 1993, du Grand Master du Roman policier décerné par l'association «Mystery Writers», il avait publié son premier roman en 1960: «The Mercenaries» («le Zèbre»). Multipliant les pseudonymes pour déjouer la méfiance que suscitait sa rapidité à la machine à écrire, il signait tantôt Richard Stark et tantôt Tucker Coe, quand ce n'était pas du nom de Samuel Holt, Edwin West, Curt Clark ou Timothy J. Culver. Mais le personnage du psychopathe Parker, lui, revenait dans nombre de ses romans.

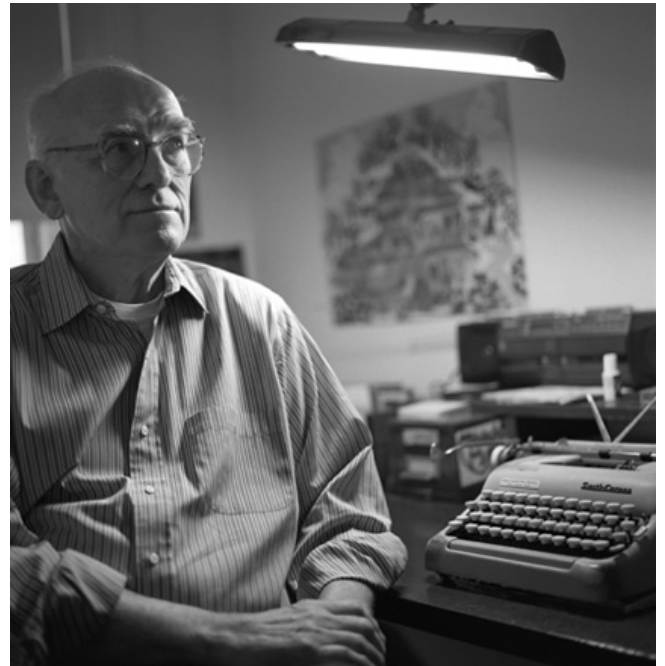
Une quinzaine d'entre eux ont inspiré le cinéma, pour qui Westlake a aussi écrit directement huit scénarios (dont celui de «The Grifter», sélectionné aux Oscars en 1990). Aux Etats-Unis, se distinguent notamment «the Hot Rock» («les Quatre malfrats») avec Robert Redford en 1972 et «Payback» avec Mel Gibson, en 1999. En France, Alain Cavalier avait ouvert la voie en 1967 en réalisant «Mise à sac» (à partir de «En coupe réglée»); il fut suivi notamment par Yves Robert en 1984 («Un jumeau singulier» devenant «le Jumeau»), Michel Deville en 1997 (dont «la Divine poursuite» adaptait «Aztèques dansants»), Laurence Ferreira-Barbosa en 2004 («Ordo»), puis, en 2005, Thomas Vincent (avec qui «le Contrat» est devenu «Je suis un assassin») et Costa-Gavras («le Couperet»).

L'auteur d'«Histoire d'os», «Faites-moi confiance» et «Adios Shéhérazade», qui se disait plus intéressé par l'action et les personnages que par la vérité historique, évoquait les recherches menées par un romancier comme des «sables mouvants». Sans grande illusion: «Vous pouvez vous noyer dans la recherche et on n'entend plus jamais parler de vous».

[...]

En attendant, le site internet de ce fidèle adepte de la machine à écrire accueille toujours ses visiteurs avec cette confiance, en deux temps: «Je crois que mon sujet de prédilection est la perplexité. Mais je peux me tromper». On devine par là que l'auteur de «Personne n'est parfait» était aussi, comme tout bon écrivain, un professeur de scepticisme.

G.L.
(avec Afp)



EXTRAITS D'INTERVIEWS DE DONALD WESTLAKE

Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire ? Quand avez-vous commencé à écrire ?

Pour commencer, j'étais un enfant qui adorait les histoires ; les écouter, les lire, les voir et finalement les écrire – ne serait-ce que pour m'évader à l'époque d'un quotidien ennuyeux. Aujourd'hui, ce qui me m'intéresse en tant que romancier, c'est de créer des personnages et de trouver les motivations qui les poussent à agir de telle ou telle manière.

A quel moment commencez-vous à mettre de l'humour dans vos romans et pourquoi ?

Pendant mon enfance, ce n'était pas moi le plus drôle. Moi, j'étais toujours le meilleur copain du plus drôle. J'étais l'admirateur, donc je n'ai jamais essayé une voix drôle, jusqu'au moment où elle est sortie toute seule. «Le pigeon d'argile» avait un caractère gaffeur, du coup je l'ai laissé prendre le relais, et je ne me suis jamais retourné depuis.

«Dans les cas graves, mieux vaut rire que pleurer», cela pourrait être une de vos maximes ?

Quand on a demandé à Abraham Lincoln comment il pouvait blaguer en plein milieu de la Guerre Civile, il a répondu: « Je ris que je ne pleure pas ». Ca m'a l'air d'être juste.

L'humour vous caractérise, mais êtes-vous plutôt optimiste ou pessimiste ?

Je me vois comme quelqu'un de pessimiste qui s'élève au fatalisme. Ce qui est bien avec le fatalisme, c'est qu'on se moque de celui qui dirige.

Malgré cet humour, vos histoires quoi qu'il arrive, tournent toujours mal...

L'élève qui fait bien ses devoirs n'a pas de problèmes et donc pas d'histoires. Celui qui sèche les cours et ne travaille pas, finit toujours pas avoir des problèmes. Il est tout de suite plus intéressant car on veut savoir s'il va s'en tirer ou s'il va davantage encore s'enfoncer. Un ami qui organise des rencontres entre des écrivains et des étudiants d'une université du sud-est américain, m'a raconté un jour qu'il y a 20 ans un écrivain célèbre s'était pointé complètement ivre, et qu'aujourd'hui encore, les étudiants, qui ne l'ont pas connu, en parlent toujours. On ne retient toujours que ce qui ne marche pas.

Vous avez un don extraordinaire pour la fiction. Où trouvez-vous toutes vos idées?

Je n'en sais rien. Plus j'écris, plus les idées me viennent. L'écriture et l'imagination sont comme un muscle, plus on le travaille, moins on a de courbatures. Mon problème, ce n'est pas d'avoir des idées, mais de choisir entre toutes mes idées.

Vous ne faites pas de plan?

Jamais. Si je sais par avance comment va finir l'histoire, ça ne m'amuse pas. J'ai toujours un point de départ, et je me laisse porter par l'histoire. Pour mon prochain roman par exemple, l'idée de départ est qu'un type entre dans un bar et veut absolument parler à mon personnage Dortmund. Je n'en sais pas plus pour l'instant, ni qui est ce type, ni ce qu'il veut dire à Dortmund. On verra bien.

Comment écrivez-vous ?

J'écris tous les jours, pour entretenir la machine. Jusqu'à l'âge de 45 ans, ça venait facilement, depuis je ralentis, je ne sais pas pourquoi. Du coup, la question que je me pose toujours, c'est « qu'est-ce qui va se passer ? est-ce que je vais surmonter cela ? ». La réponse vient plus ou moins vite, mais elle vient toujours, Dieu merci.

De votre vie, vous n'avez fait finalement qu'écrire. Si vous n'aviez pas été romancier, quel métier auriez-vous exercé ?

Peut-être manager de supermarché, parce que mon père était comptable et connaissait bien ce milieu. Mais alors je serais mort il y a neuf ans parce qu'à cette époque, j'avais fait un check-up médical comme chaque année, et mon médecin avait décelé un problème cardiaque important. Un spécialiste m'a opéré et sauvé la vie. Après coup, mon médecin m'a dit qu'il avait pris soin de moi parce que j'étais écrivain et que c'était important pour lui. Si j'avais été manager de supermarché, il ne se serait peut-être pas intéressé à moi... Etre écrivain m'a sauvé.

EN SAVOIR PLUS

A part Richard Stark, vous avez aussi publié des livres sous les noms de Samuel Holt, Tucker Coe et Curt Clark, ainsi que sous votre vrai nom, Donald Westlake. Pourquoi tous ces noms de plume ? (...et de nombreux autres ! On n'en compte pas moins de 10 depuis les débuts de Westlake, époque où il fut aussi auteur de romans érotiques produits à la chaîne pour survivre-)

Quand vous tombez amoureux, vous voulez faire l'amour tout le temps. J'aimais écrire et je produisais beaucoup trop pour qu'une mise sur le marché raisonnable puisse avoir lieu. J'ai commencé par utiliser des pseudonymes pour des nouvelles publiées dans des magazines, car ils ne publiaient jamais deux fois le même nom dans un numéro.

Pour les livres, Westlake avait un contrat avec Random House pour leur fournir un livre par an ; dès lors, pour avoir un deuxième éditeur, j'avais besoin d'un deuxième nom. Lorsque Tucker Coe est apparu, Westlake et Stark s'étaient déjà bâti chacun leur propre réputation.

Quelques années plus tard, j'ai atteint ce point, connu d'un tas d'écrivains, où on se demande ce qui se passerait si on ne débutait que maintenant. Devant ce marché du livre qui a changé, est-ce que je réussirais ? Alors, j'ai testé ces eaux de la même manière que Stephan King l'avait fait avec ses romans signés Richard Bachman : publier en totale dissimulation et voir se qui se passera. C'est de là qu'est apparu le nom de Samuel Holt.

Curt Clark a été un cas spécial isolé, car je n'écrivais pas de SF et... j'étais là avec un roman SF. Les auteurs de SF ont tendance à mettre dans leurs pseudos des allusions ésotériques ou très fines. Pour une fois je l'ai donc aussi fait. Curt signifie évidemment colérique et Clark est une variante en orthographe et en prononciation d'un mot qui, entre autres, veut dire écrivain en anglais (=clerk). L'écrivain colérique...

Aujourd'hui, vous pourriez ne plus écrire, qu'est-ce qui vous pousse à continuer ?

Pour ne plus écrire, il faudrait que je n'aie plus l'amour des histoires. Je ne pense pas que cela arrivera.

Combien de livres par an écrivez-vous ?

Depuis plusieurs années maintenant, j'écris deux livres par an ; un Westlake et un Stark. Ca va peut-être ralentir, je le saurai bientôt.

Sur les photos, on vous voit toujours écrire à la machine à écrire... seriez-vous rétif au progrès comme Dortmund ? Vous n'avez pas d'ordinateur ?

Je ne suis pas contre le progrès. Mais pour mon travail, j'utilise toujours la machine sur laquelle j'ai appris à écrire ; la machine à écrire portable Smith-Corona Super Silencieux Et heureusement pour moi, si ce type de machine n'existe plus, les rubans qui vont avec sont toujours produits. Donc je peux continuer à écrire.

J'ai un ordinateur, mais uniquement pour les mails et les critiques que j'écris pour des journaux américains. Pour mes romans, je suis obligé de rendre à l'éditeur un manuscrit tapé à l'ordinateur. Donc je tape d'abord mon roman à la machine à écrire, puis je le recopie sur l'ordinateur.

Pourquoi ne pas écrire directement à l'ordinateur ?

Parce que je ne maîtrise pas assez cette technologie. Si j'écrivais à l'ordinateur, je ne penserais qu'à l'ordinateur. Quand j'écris à la machine, je ne pense qu'à l'histoire de mon roman.

«Le couperet» est un roman d'un registre très différent du reste de votre œuvre. D'où vous est venu l'idée de ce livre ?

J'étais inspiré pour Le Couperet par la vague de licenciements en masse qui parcourait les Etats-Unis. Des milliers de personnes se sont retrouvées au chômage. Je suis indépendant depuis mai 1959, donc jamais dans le monde des salariés, ce qui m'a permis d'exprimer quelque chose de nouveau sur le sujet. Ce livre est devenu quelque chose de très émotionnel, mais pas sans l'humour noir.

A-t-il été plus difficile à écrire que les autres ? Quel a été l'accueil en Amérique et quels ont été les retours de vos lecteurs ?

C'était facile à écrire parce que j'avais la voix du personnage principal. J'étais aussi proche de lui que ses pellicules. Je l'ai écrit en 40 jours. Il a été un succès aux Etats-Unis et a reçu trois critiques dithyrambiques du New York Times (dans les rubriques : quotidien, dimanche et affaires), du jamais vu. Les gens ont apprécié le livre, mais il les a dérangé parce qu'ils pouvaient imaginer d'être dans sa situation et ne pas réagir comme lui...

saïson 2011-2012

Soudain demain...

Président : **Gilles Costaz**

Direction : **Eudes Labrusse**

Administration, coordination : **Delphine Avrillon**

Relations publiques, développement culturel : **Ludovic Tourdot**

Relations publiques, communication : **Laure Ricouard**

Direction technique : **Nicolas Prigent**

Secrétariat, billetterie : **Christelle Champagne**

Affichage et intendance : **Agostinho Carneiro**

Composition du dossier d'accompagnement : Ludovic Tourdot (La Nacelle)
Source : dossier de la compagnie / dossier du texte aux Etonnants Classiques

La Nacelle - Théâtre du Mantois
Rue de Montgardé- 78410 Aubergenville
Téléphone : 01 30 95 37 76 / Télécopie: 01 30 95 51 01
www.lanacelle.org
www.theatredumantois.org

La Nacelle – Scène Conventionnée est soutenue par la Communauté de Communes Seine-Mauldre (Aubergenville, Aulnay sur Mauldre, Bouafle, Flins sur Seine, Nezel), le Conseil Général des Yvelines et le Ministère de la Culture – DRAC Ile de France